

PÉPLUM

Péplum est un album déconcertant : une fresque homérique et chaotique, une tragédie antique en bande dessinée, contant l'errance d'un jeune homme à travers l'Empire romain.

Proche du Satyricon de Fellini, il dégage la même impression de folie, mais est cependant plus sombre. À la poursuite d'un étrange trésor (le corps d'une femme pris dans un bloc de glace), le héros est confronté à la violence, la folie, la cupidité et le cynisme des hommes. Triste tableau de l'humanité, toutefois contrebalancé par la rencontre d'un adolescent, et la naissance d'un amour imprévu, courte parenthèse de bonheur que le héros n'aura de cesse de regretter, tant les femmes se joueront de lui.

Ce qui frappe, c'est l'aspect théâtral de l'ensemble. Une histoire découpée en chapitres comme autant de scènes, des personnages déclamant plus qu'ils ne dialoguent, des décors dépouillés pour mieux mettre en valeur les acteurs, qui semblent évoluer sur une scène et offrent le spectacle de leur corps dansant, luttant, s'étreignant. Blutch est un virtuose du dessin. D'un trait souple et nerveux, il trace des corps somptueux, qui s'expriment et dansent au rythme des pages. Loin des reconstitutions historiques pédagogiques et sclérosées, Péplum nous offre une vision baroque et inédite de l'Antiquité. Un monde violent et cynique, dans lequel l'homosexualité apparaît comme un îlot de pureté.



Scénario..... **Blutch**
Dessin **Blutch**
Impression..... **noir et blanc**
Année..... **1998**
Éditeur..... **Cornelius**
Collection..... **Solange**



LE DERNIER SPARTIATE

Entretien avec **Blutch**
À propos de **Péplum**

L'album a finalement été édité, dans son intégralité grâce aux bons soins de l'éditeur Cornélius. Ce récit s'impose déjà comme un livre important, non seulement pour son auteur qui signe ici son ouvrage le plus ambitieux, mais aussi pour la bande dessinée elle-même, amenée à un niveau de maturité rarement atteint depuis la véritable histoire du soldat inconnu de Tardi. Sur sa condition d'auteur partagé entre les rangs de Fluide Glacial et ceux de l'Association, Blutch s'exprime avec simplicité et franchise autour d'un petit déjeuner improvisé. Il choisit un disque (la bande originale d'une comédie musicale américaine), ouvre le jus de pamplemousse, hésite devant le chausson aux pommes, prend le pain au chocolat et se jette à l'eau : on l'écouterait sans trop oser l'interrompre de peur de perturber le cheminement passionnant de sa pensée.

Blutch : Un lecteur est venu me demander l'autre jour pourquoi je suis un auteur hermétique. Mais je n'ai absolument pas l'impression d'être hermétique ! Ce que je fais est assez simple, ce n'est absolument pas intellectuel. Par rapport aux histoires, j'essaie de privilégier l'action. Je ne comprends pas qu'on me pose ce genre de question. C'est peut-être parce qu'il n'y a pas de psychologie, c'est ça qui paraît sans doute bizarre. J'ai essayé de perdre le côté psychologique, littéraire - toute la bande dessinée est assez littéraire. J'ai horreur de cet espèce de romantisme, de cette espèce d'idée de littérature. Au mieux, ça donne Tardi. Au pire, je te laisse deviner : il y en a plein les bacs. Aujourd'hui, je vais peut-être plus vers une direction plus musicale, vers un ballet, un peu comme une comédie musicale pour privilégier ce côté action, mouvement. Les premières bandes dessinées que je faisais pour Fluide, c'était toute une vaisselle cérébrale pour arriver à mettre en place un niveau de références, de sous-entendus, de pseudo-mots d'auteur, d'architectures élaborées... Des choses pas très réussies. Mais j'ai changé : ce que je fais maintenant est beaucoup plus physique. Péplum m'a engagé dans cette voie-là.

Jade : *Si un lecteur t'a reproché d'être hermétique, c'est peut-être un défaut de curiosité de sa part ?*

Blutch : La bande dessinée, contrairement au cinéma ou à la musique, reste un domaine très conservateur. Le problème de la bande dessinée, c'est qu'elle n'a pas de légitimité culturelle, parce qu'elle n'a jamais eu sa place ni dans les journaux culturels ni dans le monde de la pensée contrairement aux autres Arts. Même si l'occasion lui en a été offerte dans les années 70, les années 80 ont vite fait de définitivement et désespérément niveler l'ensemble vers le tout commercial. C'est-à-dire que c'est un secteur fait pour faire du fric. C'est dommage, parce qu'aucune pensée ne s'est jamais développée autour de la bande dessinée. Pourtant c'est un moyen d'expression formidable. Je pense qu'il y a des choses à faire, mais je ne sais pas si c'est possible de les faire étant donné qu'il n'y a pas tellement d'en-



droits pour cela, je parle notamment au niveau des maisons d'édition. Sans penser à mal et sincèrement, c'est pourtant bien d'essayer. Sans snobisme, sans élitisme : juste essayer, aller plus loin. Le début des années 90 a vu l'émergence d'une nouvelle génération de dessinateurs issus d'une culture provenant des années 70 : Charlie, Métal Hurlant... Mais ces gens dont je fais partie ne se reconnaissent pas de parents. Tous ceux qui ont fait avancer la bande dessinée à un moment, je leur en veux un peu, parce qu'ils ont démissionné en cours de chemin. Chacun à leur manière, ils ont eu une réflexion, ils ont même réussi à intéresser les médias, ce qui est un miracle, et au moment où ils se sont trouvés sous les feux des projecteurs, ils se sont défilés. Ils se sont réfugiés dans leur rôle de saltimbanque, genre « on fait juste ça pour s'amuser », alors que, merde, c'était peut-être l'occasion de dire autre chose. Ils n'en ont rien eu à foutre, et ça me fait chier. Quelqu'un comme Lauzier, chacun pense ce qu'il veut à son sujet, mais il a été très important dans la bande dessinée des années 70, il a vraiment ouvert quelque chose. Mais, en fin de compte, ça ne l'intéressait pas tellement : c'était juste pour lui un moyen d'aller vers le cinéma. C'est dommage pour nous. Le jour où je l'ai vu à la télévision raconter qu'il avait juste fait des albums de bande dessinée pour rigoler, j'ai eu envie de l'engueuler. Mais non, tu n'as pas fait ça juste pour rigoler, tu te fous de notre gueule ! C'est dégueulasse, parce qu'ils ne nous aident pas tous ces mecs-là. Bilal, c'est un cas semblable. Ce sont tous des gens soit qui se dégonflent avec le temps soit qui se sclérosent. Mais peut-être que la bande dessinée n'est pas un moyen d'expression qui est fait pour devenir quelque chose d'intéressant.

Jade : *Et Baudoin ?*

Blutch : Baudoin, il est affreusement isolé. C'est un peu dommage, parce qu'en bande dessinée, il y a des choses vraiment belles qui sont plus intéressantes que plein de films et plein de livres à la con. Les années 80, c'est bizarre. Pour moi, c'était les années Glénat, je n'arrive pas à voir autre chose. Baudoin, c'est un cas à part : il a commencé à faire de la bande dessinée après 40 ans. Il n'est pas très représentatif. Je pensais plutôt à la généra-

tion d'avant. Ces gens-là, à part Tardi, ils ne me plaisent plus. Tardi, il n'est jamais décevant, même quand il se trompe.

Jade : *Tu fais souvent référence au cinéma : est-ce pour toi une source d'inspiration majeure ?*

Blutch : Non, ce n'est qu'une impression. Le cinéma me fait souvent démarrer, mais j'essaie de le différencier au maximum de la bande dessinée, c'est complètement autre chose et que je n'ai pas envie que la bande dessinée soit comme trop souvent le parent pauvre du cinéma. Je me souviens que dans les années 80, on trouvait Hermann super parce que c'était du cinoche. Un jour, je tombe sur une monographie avec en ouverture une phrase de Polanski : « Quand je lis du Hermann, je me dis : ça, c'est du cinéma ». Pour lui, ça devait être le meilleur compliment qu'on pouvait faire à un dessinateur de BD. Mais moi, je considère que ce n'est pas loin d'être la pire des insultes. C'est affreux en fait, ça veut dire que la bande dessinée n'existe pas et que ce n'est réussi que quand ça ressemble au cinéma... C'est triste (rires). La bande dessinée, c'est complètement autre chose. Il y a des choses en bande dessinée que tu ne trouves nulle part ailleurs. C'est ce que j'aimerais faire : de la bande dessinée par excellence, pas une resucée de cinéma, j'espère que ce que je fais, c'est bien de la bande dessinée.

Jade : *L'imagerie du cinéma, elle est très présente dans Péplum.*

Blutch : Oui. Il y a deux films qui m'ont beaucoup influencé dans la réalisation de cet album, c'est le Médée de Pasolini et le Satiricon de Fellini. Je ne sais même plus si j'ai commencé par le livre de Pétrone ou le film de Fellini. J'ai dû voir le film pour la première fois il y a longtemps, et quand je l'ai revu il y a quelques années, j'ai eu la confirmation que c'était une adaptation géniale et magistrale. Il y a peu d'adaptation de livres au cinéma qui sont aussi justes. Fellini traduit vraiment le côté à la fois obscur, barbare et coloré qui est dans le Satiricon de Pétrone.

Jade : *Ton Péplum est-il une adaptation du livre de Pétrone ou s'en inspire-t-il librement ?*

Blutch : C'est comme une suite. Quand on aime un livre, on n'a jamais envie qu'il finisse. Arrivé à la fin, on est toujours triste que ce soit terminé et on lit les dernières pages au ralenti. Pour Péplum, je me suis présomptueusement arrogé le droit de continuer le récit de Pétrone que j'adore depuis des années. J'ai été aidé par le fait qu'il s'agisse d'un roman inachevé, une sorte de vestige. Il n'y a qu'une seule partie qui est directement adaptée du livre, c'est le passage où le héros est impuissant et où il a une aventure avec l'actrice. Dans mon Péplum, le héros se fait passer pour un chevalier devant une fille d'un niveau modeste, alors que dans le Satiricon, c'est le contraire : c'est lui qui est esclave et qui couche avec une patricienne. Un esclave pour elle, c'est synonyme de virilité, voire même de bestialité. Seulement lui n'est pas digne de ce qu'elle attend.

Jade : *Est-ce que l'histoire de la femme prise dans les glaces est contenue dans le roman original ?*

Blutch : Non, c'est inspiré d'un ballet que Roland Petit a monté dans les années 50. Une expédition découvre dans les glaces du grand Nord une femme congelée. Elle est promenée dans toutes les villes et devient un phénomène de foire. Un jeune homme tombe amoureux d'elle, et son amour fait fondre la glace. Quand elle est dégelée, elle l'embrasse et c'est lui qui se transforme en glace. Je me suis souvenu de cette histoire au tout début de Péplum et je l'ai complètement oubliée par la suite. Elle correspondait bien à mon personnage principal qui est quelqu'un qui se croit plus fort que tout le monde, plus fort que la mort. Dans Le Mépris de Godard, Piccoli demande à Fritz Lang de quoi parle son film, et Fritz Lang lui répond que c'est l'habituel combat de l'homme contre Dieu. C'est marrant parce que quand j'ai entendu cette réplique, j'ai tout de suite pensé à Peplum, parce que mon héros se croit plus fort que Dieu. Il est d'une impudence incroyable. C'est du personnage dont je suis parti - dans le roman de Pétrone, il s'appelle Encolpe. Je ne saurais pas dire s'il est immature ou non, parce que nous n'avons pas de repères dans le monde de l'Antiqui-



té. Le roman est passionnant pour ça car tu as vraiment l'impression de plonger dans un monde de science-fiction. Tu ne comprends pas vraiment ce qui se passe, les gens rient sans que tu saches vraiment pourquoi, ils trouvent des choses drôles alors que tu les trouverais tristes... Ils n'ont pas du tout les mêmes repères, et c'est ça qui est incroyable. Et en même temps, ils sont tellement loin de nous qu'ils sont tout près de la préhistoire : dans la scène du bateau, ils vivent avec les animaux. C'est l'époque où les animaux sont encore avec nous, on est presque au même niveau qu'eux. J'avais aussi envie de montrer ce monde complètement étranger au nôtre. Ce sont des humains, et en même temps ils n'ont rien d'humain. Dans la littérature, on s'est beaucoup intéressé à la décadence de Rome, au côté sulfureux. Moi, je voulais faire quelque chose plutôt à la fin de la République et au début de l'Empire, à l'époque du second Triumvirat.

Jade : *Pourquoi cette époque précisément ?*

Blutch : Parce que j'avais l'impression de raconter quelque chose de tellement abstrait qu'il fallait que je mette un repère, quelque chose que tout le monde connaît, raison pour laquelle j'ai dessiné l'assassinat de César qui est complètement pompé sur Shakespeare. J'ai

repris son texte ligne par ligne. Je voulais fuir le cinéma au maximum, laisser tomber ces références que l'on fait systématiquement et rapprocher la bande dessinée du théâtre. Les bijoux de la Castafiore, c'était déjà du théâtre. Dans cette scène de Péplum, les personnages parlent frontalement, ils s'adressent au public... J'ai fait une mise en scène de théâtre, avec un décor derrière les comédiens, des mecs habillés avec des draps de lit, et des formules comme « Je me genuflecte devant toi, Ô César »... Ça me permettait de situer l'action. Le cinéma n'est pas loin car Mankiewicz a filmé deux fois l'assassinat de César : la première fois dans Jules César avec Brando et dix ans après dans Cléopâtre avec Rex Harrison. Cette scène m'a énormément marqué quand j'étais petit, avec Elisabeth Taylor qui voit tout dans les flammes de l'oracle.

Jade : *J'ai l'impression que tu as besoin d'emprunter, que ce soit au cinéma, au théâtre, à la danse...*

Blutch : Oui, je fais des collages. Et j'essaie d'intégrer tout ça à ce que je veux faire. Mais ce n'est pas neuf : Godard fait ça depuis 30 ans. Inventer des intrigues ne m'intéresse pas tellement. Ce que j'aime, c'est les mettre en scène. Je ne vais pas me casser le cul à essayer de trouver des situations inédites puisque de toute façon tout a été raconté. Ce qui est intéressant, c'est ta manière de raconter et développer. Je ne sais pas inventer des histoires, mais je sais ce qu'il faut pour nourrir ce que je veux raconter. Quand je vois un truc qui va correspondre à ce que je veux, je le prends. Ce qui est magnifique, tu as envie de le voler. Si je les reprends, c'est d'une manière presque enfantine, comme quand j'étais petit, que j'adorais Lucky Luke et que je dessinais les Dalton. Quand tu es petit et que tu aimes quelque chose, tu as envie de le dessiner. Et bien c'est pareil maintenant.



Jade : *De quoi as-tu besoin quand tu travailles ?*

Blutch : De disponibilité. Si je ne suis pas disponible, ça ne marche pas. Il faut que je sois sur le truc, que je rentre dedans, comme quand, petit, tu joues aux Playmobils. Tu ne te rends même plus compte que tu existes et que ce sont des petites figurines en plastique : tu as l'impression que ce sont des vrais personnages qui jouent et que tu es en train de faire ton feuilleton. Quand tu es enfant, tu es dupe de ce que tu fais. Tu es dupe de ce que tu produis, tu arrives à te construire un univers parallèle et tu vis par lui. C'est pareil quand je dessine : j'ai besoin d'être dupe de ce que je fais.



Entretien paru dans Jade 15 © Philippe Dumez & Jade, 1998.
Photo © Valérie Berge ; illustration : Péplum © Blutch & éditions Cornélius.
Éditions Cornélius

8 passage Brulon - 75012 PARIS / FRANCE
Téléphone : +33 (0) 9 51 51 52 53

CORNÉLIUS

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Cornélius

Lettre américaine (1995)
Mitchum - 5 volumes parus (1996-1999)
Péplum (1997)
Notes pour Péplum (1998)
Mish Mash (2002)

Chez d'autres éditeurs

Waldo's bar (*Fluide Glacial*, 1992)
Mademoiselle Sunnymoon (*Fluide Glacial*, 1993)
Sunnymoon, tu es malade (*L'Association*, 1994)
Le petit Christian (*L'Association*, 1998)
Rancho Bravo (Avec IL Capron) (*Fluide Glacial*, 1998)
Blotch, le roi de Paris (*Fluide Glacial*, 1999)
Piccoli (*Brüsel*, 1999)
Le cavalier blanc numéro 2 (*Alain Beaulieu*, 2000)
Blotch face à son destin (*Fluide Glacial*, 2000)
Vitesse moderne (*Dupuis*, 2002)
Mon fils le tueur (*Delcourt*, 2003)